

Nicolas BEAURIEUX, dit "Nicolas DODOLE"

Nicolas BEAURIEUX reçut à son domicile, rue du Brou à Roclenge, plusieurs officiers de l'armée américaine. Ceux-ci étaient à la recherche d'un volontaire pour accomplir une dangereuse mission: traverser les lignes ennemies et porter un message au bourgmestre de la ville de Maastricht.

Ils n'ont, disent-ils, trouvé personne jusqu'à présent. Ils se sont adressés à tous les groupements de partisans, à toutes les gendarmeries depuis Tongres jusqu'à Roclenge, en vain. Nicolas BEAURIEUX, qu'on leur a vivement recommandé, constituait leur dernière chance. Nicolas hésite. "J'ai une femme et trois enfants", dit-il "Qu'advierait-il d'eux si je venais à perdre la vie ?". "Signez ce document " lui dit un officier en le lui présentant "Si vous êtes tué, votre épouse touchera une pension comme veuve de guerre...". "Dans ces conditions, j'accepte fit Nicolas". Et la grande aventure commença.

Laissons-lui le soin de nous la faire revivre...

"Pendant que mon épouse me prépare quelques tartines, je me coiffe d'une casquette de la Wehrmacht et j'endosse la bache du para allemand que j'ai abattu le 10 Mai 1940. J'attache six grenades et un poignard à mon ceinturon. Je mets le message sous la semelle de ma chaussure et un révolver en poche. Après quoi, j'embrasse les miens et prends la direction d'Eben-Emael.

À Kanne, je grimpe sur un talus pour repérer un endroit où je pourrais passer le canal Albert. J'essuie aussitôt le feu d'une mitrailleuse installée sur le clocher... Je fais demi-tour et me dirige vers Lanaye par les campagnes. Je fus arrêté à deux reprises par des soldats américains. Ceux-ci me prennent manifestement pour un soldat allemand. Chaque fois, je leur montre la médaille spéciale qu'on m'a remise avant mon départ et ils me permettent de poursuivre ma route. On m'a bien recommandé de placer celle-ci dans la poche supérieure de mon veston. J'en comprends la raison. Si j'avais dû la chercher dans la poche intérieure, j'aurais été irrémédiablement abattu. C'est extraordinaire comme les soldats sont méfiants en première ligne.

À Lanaye, les Américains traversent le canal dans des canots pneumatiques sous le feu de l'ennemi. Je montre de nouveau ma médaille et je peux monter à bord d'une embarcation. Les balles sifflent autour de nous. Le feu vient de partout et principalement de Caster. Je traverse néanmoins sans encombre. Me faufilant parmi les soldats, je gagne la première ligne. Les combats qui s'y déroulent sont particulièrement rudes, les hommes tombent comme des mouches. C'est alors que je sens dans le dos, le canon d'une mitrailleuse... Conduit chez un officier, je montre, une fois de plus mon laissez-passer. Particulièrement méfiant, ce dernier me demande ce que je fais en cet endroit. Je lui explique que je dois porter un message à Maastricht. L'officier exige aussitôt d'en prendre connaissance et se fait traduire le texte par l'interprète. Non encore convaincu, il se met en contact radio avec le P.C. de la division, qui lui confirme l'objet de ma mission. Reconnaisant enfin qu'il à affaire à un ami et non un espion, il m'offre des cigarettes et me montre une carte sur laquelle est plus ou moins indiqué l'emplacement des mines ennemies. D'un commun accord, il est décidé que la tentative aura lieu au cours de la nuit, entre deux et trois heures, il m'apprit le mot de passe: JACK.

Le moment venu, on me fait ramper vers l'avant-poste. À quelques mètres de la sentinelle, je prononce le mot de passe. L'homme me fait signe d'avancer jusqu'à sa hauteur. Il est dans un trou, son fusil mitrailleur placé devant lui. Il scrute longuement l'avant, puis il me tape sur

l'épaule. C'est le signal. Devant moi, à 100 ou 200 mètres peut-être, il y a des Allemands. Il y a aussi des mines, je le sais. Mais je me suis porté volontaire. Et il faut y aller... Je commence à ramper. L'obscurité est fort heureusement totale. Si je ne fais pas de bruit, j'ai des chances de passer inaperçu. Avant de partir, je me suis en effet noirci le visage avec du bouchon brûlé. Évidemment restent les mines. Mais il est préférable de ne pas y penser... Je m'applique donc à avancer comme un serpent. En silence et à plat ventre. Au bout de plusieurs minutes de cet exercice particulièrement pénible, je distingue tout à coup une forme bizarre devant moi. Est-ce un ennemi ? Je fonce sur lui comme l'éclair. L'homme paraît surpris. Je lui baragouine dans sa langue: "Va te rendre, les Américains sont à 150 mètres d'ici". Pris de panique, il fait un geste vers son arme. Je lui plante alors mon poignard dans le corps. Je le tire hors de son trou et le laisse glisser lentement par les pieds dans le canal Juliana. Je reprends ma progression, passe à proximité de plusieurs ennemis endormis, notamment des servants d'une pièce antichar.

Lorsque je juge avoir parcouru suffisamment de distance pour me sentir à l'abri, je me débarrasse de ma casquette, de ma toile de tente, de mes grenades et de mon poignard. Je conserve néanmoins mon revolver, en prévision d'un éventuel coup dur. J'adresse au ciel une ultime prière et me souviens à ce moment que j'ai en poche un brassard allemand, en ma possession parce que je travaille à la compagnie électrique de Herstal comme veilleur de nuit. Je le passe au bras, me lève et poursuis mon chemin, plus décidé que jamais à accomplir ma mission. Je rencontre des Feldgendarmes qui ne s'occupent point de moi, ce qui est un véritable miracle. Je pénètre dans Maastricht vers 3h45'. Sur la place d'armes, je dois enjamber plusieurs tankistes. Harassés, les hommes dorment à côté de leurs véhicules.

Je me présente enfin à l'adresse du bourgmestre. Je sonne. Quelqu'un vient à la fenêtre de l'étage. "Suis-je chez monsieur le bourgmestre ?". "Pourquoi ?" me demande-t-on. "Je dois absolument voir le bourgmestre. Ce ne serait pas vous par hasard ?". "Oui et non" me répond-t-on. "Que voulez-vous au bourgmestre ?" "Je dois lui remettre un message des Américains." L'homme est visiblement surpris. Il descend vivement et m'introduit dans une pièce. Il s'absente durant quelques minutes. Ces minutes me paraissent aussi longues que celles au cours desquelles j'ai rampé au milieu des soldats ennemis. Je saisis mon revolver. Je suis prêt à défendre chèrement ma peau. Enfin, l'homme revient. Je lui tends le message qu'il lit attentivement. La ville de Maastricht fut libérée quelque temps plus tard.



Nicolas BEAURIEUX devait recevoir par la suite un diplôme signé par Dwight EISENHOWER en personne.



Source: Roger HIANCE, "Journal d'un petit village sous la botte allemande", auto-édition, 1977